

Le comité d'organisation avait si bien pris ses mesures, les commissaires, se multipliant, car on les voyait partout à la fois, ont déployé une activité telle qu'on a fait face à tout. Malgré les trente mille étrangers ajoutés en un seul jour aux deux tiers de la population de la ville en liesse, pas le moindre accident n'est arrivé, pas un mouchoir de poche n'a été soustrait, pas un ivrogne n'a été vu titubant; ni rixe ni dispute. Pour une population aussi mêlée, aussi cosmopolite, ce n'est plus de la vertu, c'est de l'héroïsme. Gloire en soit rendue à Saint Jean-Baptiste!

Nul doute que si les saints, en paradis, pouvaient bénéficier de la conduite de leurs clients, le patron des Canadiens-Français n'eût obtenu de l'avancement.

Trois steamboats pavés de drapeaux et d'oriflammes, n'arrêtant que le temps nécessaire à l'embarquement et au débarquement de leur cargaison humaine, ont passé la journée à convoyer les visiteurs à l'île. Neuf heures du soir sonnaient lorsque le dernier steamboat, lâchant sa vapeur et éteignant ses feux, s'amarrait définitivement au quai Bonsecours, à la grande joie de l'équipage exténué.

Sur les quais, des milliers de personnes attendaient fiévreusement leur tour d'embarquement. Aussitôt le steamboat accosté, on se précipitait, on se ruait de tous côtés; quelques-uns accomplissaient de véritables tours d'acrobaties, escaladant les murailles de bois que les commissaires avaient élevées pour protéger l'opération; naviguant par-dessus les têtes, s'accrochant ici, se suspendant là, tandis que le commissaire, la boutonnière ornée de sa rosette, aidé du capitaine, des hommes de l'équipage, tous campés, comme des athlètes, s'efforçaient à coups de poumons, d'épaules et de bras à contenir cette marée montante et à régulariser le flot. En quelques secondes le steamboat envahi ressemblait à une fourmilière. A quelque distance de la rive, on n'apercevait plus du vapeur que les tuyaux des cheminées; les bastings, les ponts, la chambre du pilote même, disparaissaient: on aurait dit une épave flottante couverte de naufragés en vue d'une terre libératrice.

Sur l'île, à l'arrivée et au départ, les mêmes scènes se renouvelaient.

Nous avons vu là dans la foule une famille de cinq personnes enlacées autour de leur chef comme les serpents autour de Laocoon séparées tout d'un coup par un remous, et se héler les uns les autres à plus de cent mètres de distance.

Pour se rendre au lieu du concert, on était obligé, tant la presse était grande, de marcher à un pas de procession, et à la queue leu leu.

Vers le milieu de l'île, au fond d'une sorte de valon entouré d'arbres, s'élevait, au milieu d'un vaste cercle, l'estrade occupée par les 600 musiciens des vingt-trois corps de musique, et les quatre cents choristes.

M. J. B. Labelle, organiste de Notre-Dame, armé d'un bâton d'ébène aux bouts garnis d'argent, dirigeait ces volontaires de l'art. Disposés en amphithéâtre, des rangées de banc offraient aux personnes qui ne voulaient perdre ni un mot des paroles, ni une note d'un air, des sièges assez commodes, et cela pour un demi-dollar.

Entourant l'orchestre, la foule bigarrée: les hommes en habits de fête, les femmes en fraîches toilettes d'été, les bambins et les bambines avec leurs cheveux flottants; tout ce monde bruyant, joyeux, aux visages épanouis, circulant dans les allées ou s'ébattant sur l'herbe, arrêta tout à coup ses cris, ses jeux, sa marche. Le bâton du chef d'orchestre venait de frapper contre son pupitre les trois petits coups secs qui servent d'avertissement préparatoire.

Le concert allait commencer.

A. ACHINTRE.

VISITEURS DISTINGUES

On voyait, il y a peu de jours, dans les rues du vieux Québec, la figure pensive et distinguée de Francis Parkman et à ses côtés ses deux jeunes filles dont la cadette, blonde enfant de quinze ans, ressemble d'une manière frappante à son illustre père. Nos touristes sont revenus enchantés du Saguenay et de ses sublimes montagnes. Après être allé serrer la main de quelques-uns de nos littérateurs, l'historien s'est remis en route pour Boston. Le volume qu'il prépare depuis longues années sur la période de Frontenac, paraîtra en septembre prochain. C'était dans le but de compléter ses recherches qu'il passait en Europe l'hiver dernier. Ce voyage aura un double avantage pour les lettres canadiennes; il lui a fourni l'occasion de mener à bonne fin une entreprise d'une haute portée au point de vue historique et dont la conception lui revient.

M. Parkman, aidé des sociétés historiques et archéologiques de l'ouest de l'Union, a réussi à faire voter \$10,000 au congrès américain pour acquérir un *duplicata* du greffe historique de M. Margny, le gardien des archives coloniales de la France. C'est une mine précieuse de documents inédits sur les explorations des premiers euro-

piens et canadiens dans l'ouest de l'Amérique; nous attendons avec impatience la publication de cette compilation.

Le décès de l'hon. M. Struve, ci-devant consul des Etats-Unis à Québec, nous a procuré dans son successeur, M. Howells, un journaliste distingué de l'Ohio. Il est arrivé accompagné de son fils W. D. Howells, de Boston, le brillant rédacteur-en-chef de l'*Atlantic Monthly*, la première revue des Etats-Unis. M. Howells n'a fait que passer parmi nous. Notre poète, M. Lemay, lui a été présenté par M. LeMoine: ainsi que notre autre poète, M. Fréchette. M. Howells se retirait à la pension des demoiselles Lane, rue Ste. Anne—qui a vue sur le jardin des Ursulines. Cette maison, il faudra l'ajouter à nos autres maisons historiques, car c'est là qu'il a écrit ses pages si spirituelles sur Québec, ses antiquités, ses monastères, dans le volume intitulé: *A Chance Acquaintance*, lequel avec son autre livre *Our Wedding Journey*, où Québec a encore sa place—a eu une vogue rare. Il paraîtrait que 12,000 copies du *Chance Acquaintance* ont déjà été vendues—or, à \$2 chaque, le bénéfice \$20,000 disons, ce n'est pas à dédaigner en Canada.

M. Howells, est un des intimes de M. Parkman: tous deux font partie de ce groupe d'intelligence d'élite que Boston compte et qui constitue avec Emerson Longfellow, Wendell Phillips, Whittier, Dana, Oliver Wendell Holmes, Sabine, et autres, une espèce de club littéraire dont les membres au nombre de vingt, dinent ensemble une fois chaque mois. Quelles délicieuses causeries doivent alors s'échanger! Le dîner chaque mois n'est jamais présidé par le même. Le sel attique doit y abonder.

Pourquoi notre Québec lettré sans distinction de rouge, de bleu ou de blanc, ne se réunirait-il pas une ou deux fois l'an, autour d'une côtelette et d'un verre de Bordeaux, pour causer littérature, science et arts?

Sillery, juillet 1874.

J. M. L.

DEUX MILLE DEUX CENTS LIEUES EN CHEMIN DE FER

(Suite)

Mais quelle science des commodités de la vie, quel art dans les plus petits détails des voyages les Américains possèdent! Tout cela découle de ce théorème qui renferme pour eux toutes les vérités philosophiques: qu'une minute vaut de l'or et que l'homme n'a pas un instant à perdre dans la vie.—Voyagez aux Etats-Unis et vous n'avez à vous occuper ni de votre bagage, ni de votre parapluie, ni de votre chapeau, ni du moindre petit objet que vous jugez bon de garder avec vous, ni de votre hôtel. Tout est prévu; on vous mènera, on vous ramènera, on prendra soin de votre mouchoir si vous le voulez, on vous renseignera sur tout, et remarquez bien que chaque chose a son prix fixe, très-réduit, que vous vous épargnez ainsi beaucoup de trouble, de dépense et de temps, et qu'en outre vous pouvez vous abandonner avec une confiance absolue au dernier des employés qui exhibera de son droit à vous offrir ses services. Sans une honnêteté scrupuleuse et une exactitude extrême, comment les Américains pourraient-ils espérer la clientèle des voyageurs au milieu de cette confusion d'arrivées et de départs qui a lieu dans les grandes villes, à toute heure du jour? Il est bon de le dire en passant, l'Américain est, dans les petites affaires, dans celles qui tiennent aux nécessités quotidiennes de la vie, non-seulement d'une honnêteté rigoureuse, mais encore d'une précision, d'une largesse, d'une obligeance et d'une accessibilité qui vous le feraient aimer, si tout cela n'était pas froid, machinal et portant, pour ainsi dire, le caractère d'un calcul savant. L'Américain dédaigne de duper pour de petits objets, et, surtout, il a trop de choses à faire pour s'amuser à compter quelques piastres qu'il pourrait lécher à votre porte-monnaie. En un mot, il n'y a pas de pays au monde où l'on puisse voyager aussi sûrement qu'aux Etats-Unis, et en même temps il n'y en a pas où se trouvent tant de coquins consommés, aussi prodigieusement habiles, aussi vertueux d'apparence. C'est à vous d'être aussi adroits qu'eux, ce qu'on ne peut pas espérer toujours en sortant du Canada.

Nous avions environ une heure à passer à Chicago; je me promenai machinalement dans les abords de la gare, puis je revins prendre à la hâte mon billet pour San Francisco. Je dis à la hâte, car je me redoutais, je ne savais pas si, au moment suprême, le courage ne viendrait à me manquer. J'avais déjà fait trois cents lieues seul et j'en étais tellement malade que je n'osais croire à une résolution définitive. Mais maintenant, le sort était jeté; la locomotive fumait avec rage, les passagers se précipitaient pour retenir leur place, il y avait un va-et-vient animé, mais lugubre; chacun avait la secrète terreur d'un si long voyage, mais presque chacun avait un ami; des mères avaient leurs enfants, des maris avaient leurs femmes, d'autres allaient rejoindre leur famille; moi j'étais seul; je quittais tout, peut-être pour ne jamais revenir. A cette heure terrible, je sentis l'immense vide créé subitement dans mon existence. Je montai dans le *rulman* car et pris mon siège; devant moi une femme pleurait, je la regardai stupéfait: il me semblait que dans le monde entier il n'y avait qu'une douleur comme la mienne qui pût tirer des larmes. J'avais la passivité muette et dure d'une résignation fatale; dès lors que je perdais tout ce qui m'était cher, que m'importait ce qui pouvait m'arriver? Je regardai le ciel où remonte toujours l'espérance de celui-là même qui va mourir; il me sembla se détourner de moi; de longs nuages ternes remplis de brume le parcouraient comme des crâpes déchirés; le même ciel, je l'avais longtemps regardé deux jours auparavant, mais il flottait alors sur la patrie! Autour de moi pas un visage connu, pas une âme qui pût approcher de la mienne; je me tenais là, dans ce car qui allait m'emporter à mille lieues, sans mouvement, plongé dans l'horreur sombre de mon sacrifice. J'allais donc passer toute une semaine en chemin de fer, sans entendre une parole amie, et chaque nouvelle étape agrandirait encore l'abîme que je mettais entre mon pays et moi! Je n'avais pas une espérance possible, puisque moi-même je me condamnais sans retour... Alors je voulus murmurer l'adieu suprême, mais mon cœur

trop chargé de sanglots était monté jusqu'à mes lèvres; je n'eus pas une parole, et la source bienfaisante des larmes arrivant comme un flot trop pressé, trop violent, refusa de jaillir.

Il est dans la vie de ces heures funèbres que l'on ne saurait décrire; tout disparaît devant soi et le regard interroge en vain un monde qui n'a plus ni lumière, ni horizon: on se sent descendre dans un tombeau grand comme la nature entière; on respire, on sait que la vie est en soi, mais on n'en a conscience que comme un bruit sourd qui frappe dans le rêve; tout l'être est suspendu, aucune sensation n'est plus perceptible, et l'on croit entrer dans un vaste anéantissement où le ciel et la terre sont confondus.

Je ne me rappelle pas bien comment je quittai Chicago ni les premiers milles de la route; je fus sans pensée et sans regard pendant une heure au moins; puis je m'éveillai comme poussé par un ressort électrique; tout-à-coup les nerfs et la volonté se redressaient, je redevins homme en un instant, moi qui depuis un mois avais cessé de vouloir; je regardai de tous côtés; les longues prairies déroulaient déjà leurs flots parfumés et chatoyants, l'espace se dégageait et déjà la vaste route qui traverse un continent s'offrait dans toute sa liberté et sa grandeur.—Devant l'infini, seul, abandonné, misérable, je me sentis des proportions inconnues, je regardai debout cette immensité, trop petite encore pour ma pensée, et j'éprouvai un dédain sans nom pour toutes les chimères qui avaient fatigué et obscurci ma vie. Oui, oui, sans doute, l'homme est le roi et le maître ici-bas. Devant une destinée inexorable, souvent il se sent fléchir,—mais cela ne peut durer; quelle que soit la persistance du sort contraire, il vient toujours une heure où il reprend possession de lui-même et nargue avec empire toutes les fatalités conjurées contre lui. L'homme n'accepte jamais entièrement son malheur parce qu'il ne se sent pas fait uniquement pour subir; il résiste, il fait face à la destinée. La femme! c'est tout autre chose. Ce qui fait sa force, c'est sa faiblesse. Elle plie, se résigne, accepte, se sent incapable de la lutte, et l'on appelle cela de la force! Quand la nécessité empêche la femme, elle devient un instrument fatal; elle a alors toute la dureté, toute l'implacabilité du destin; on la croit et elle se croit déterminée; non pas, mais elle entre dans la force des choses, elle devient un des ressorts de cette immuable volonté supérieure qui serait la fatalité si elle n'était la providence, et alors sa volonté, ou ce qu'on appelle ainsi, et qui n'est rien autre que sa soumission, devient aveugle, sourde, implacable, féroce. La véritable volonté humaine est toujours accessible par quelque côté; la pitié est souvent une grande force, mais la femme étant faible est cruelle; elle a besoin de se prémunir contre elle-même, et, ne sachant souvent quel moyen prendre, elle devient atroce et le monstre se révèle. Depuis Adam, l'histoire est toujours la même; la femme tente l'homme, le séduit, l'enchaîne par mille tromperies doucereuses, le fait tomber de chute en chute, et, lorsqu'elle le voit perdu à tout jamais, elle l'abandonne... Si la mère Eve n'a pas abandonné Adam, c'est qu'elle n'avait pas le choix, Mathusalem ne devant venir que trop tard.

Depuis je ne sais combien de temps le train filait sur les prairies de l'Illinois qu'on appelle les *rolling prairies*, à cause de leurs ondulations et de leur croupe flottante comme la crinière d'une cavale au galop. Il fallait une journée entière pour atteindre Omaha, la plus grande ville de l'ouest vierge, et qui ne se trouve encore qu'au tiers du chemin entre Montréal et San Francisco. Ah! vous ne connaissez pas la longueur mortelle d'un pareil trajet! Tant que les prairies s'étalent sous le regard, se balançant, ondoyant, envoyant mille senteurs qui arrivent à l'odorat comme des frissons parfumés, on se sent encore vivre et l'on se pénètre de cette grasse et savoureuse nature, on aspire largement et avec transport la fraîcheur odorante de l'espace; mais bientôt l'ennui arrive d'un pas rapide, et la monotonie du spectacle augmentant d'heure en heure, l'imagination sent peser sur elle comme un poids impossible à rejeter, les nerfs se fatiguent ou s'irritent, le regard se fixe avec colère sur ces champs qui se déroulent avec la même fécondité inflexible, et l'on ne tarde pas à éprouver un besoin fiévreux, impatient, brûlant, d'en finir. Que sera-ce donc lorsqu'on quittera les prairies pour les plaines, pour le grand désert américain qui a cinq cent lieues de largeur et qu'il faut traverser tout entier avant d'arriver à la Californie, cette oasis du Pacifique, cette perle humide qui jette au ciel mille rayons et qui en reçoit des splendeurs qui font rêver à l'Eden... à cet Eden perdu par notre premier père, mais dont on retrouve toujours quelques morceaux, pour peu qu'on les cherche.

Cinq cents lieues de désert lorsqu'on a déjà le désert en soi, lorsqu'à la solitude infinie de la nature s'ajoute la solitude mortelle du cœur! Trois jours et trois nuits au milieu d'une désolation dans laquelle on avance sans cesse et qui sans cesse s'agrandit devant soi! Toujours, toujours la même étendue jaune, la même mer de sable endormie, les mêmes petites taches d'herbe sèche, roide, dévorée par le soleil, semblables à ces flocons d'écume salie qui flottent après l'orage sur la mer calmée; on regarde, on regarde encore; en vain l'on voudrait fermer les yeux, on est pris par le vertige de l'espace, et même lorsque la nuit a descendu ses longs voiles du haut du ciel muet, il plane encore sur ces plaines sans bornes une sorte de clarté dure, semblable aux lueurs qui sortent des sépulcres, et l'œil continue d'en interroger encore les mornes profondeurs.

Aucun écho ne retentit jamais dans ces sourdes étendues livrées à l'éternel sommeil; le sifflet de la locomotive ne rend qu'un son mat, aussitôt disparu que jeté dans l'air, et le bruit furieux du train roule sur un sol muet qui le reçoit sans y répondre. L'antilope frappe en vain de son pied léger, dans sa course gracieuse et rapide, cette terre inanimée, il ne fait que soulever un peu de poussière qui se confond aussitôt avec les souffles éphémères que sa course seule agite. Le chien de prairie, semblable à l'écureuil, debout sur sa petite meule de sable, dont le relief parsème seul l'aride et interminable plaine, regarde d'un œil qui n'est plus stupéfait cette tempête de bruit et de feu qui nous emporte; lui aussi participe à l'immobilité de la nature où il a cherché un asile; un vent affaibli fait seul parfois rouler un petit tourbillon de sable autour du trou qu'il habite, mais ce tourbillon ne dure qu'un instant et il s'affaisse comme une fumée qu'absorbe la flamme. D'autres fois c'est un marais isolé qui se trouve dans ce désert on ne sait par quel oubli ou quel caprice de la nature, la vue même de cette eau croupissante soulage déjà le regard et l'on peut voir de temps à autre quelque héron solitaire s'élever avec effort des bords de ce marais où depuis de longues heures il restait pensif; son vol lourd et mesuré agite pendant quelques minutes l'accablante tranquillité de l'espace; puis, bientôt il a disparu, on n'entend plus le battement prolongé de ses longues ailes et l'œil ne voit plus dans l'étendue béante qu'un point noir qui disparaît, disparaît, s'efface et s'abîme enfin dans le néant qui l'engloutit; et au milieu de ce silence immense, de ce désert vide d'où les trois règnes de la nature semblent s'être enfuis, la pen-